

occupation d'époque mérovingienne et la mise au jour de sépultures datées des v^e-viii^e siècles font souhaiter la prochaine publication de l'article de synthèse que prépare celle-ci. L'étude des églises paroissiales est l'occasion pour l'auteur de présenter ses propres fouilles à Lanmeur et à Maxent. Les formes anciennes du nom de la première de ces paroisses (*Lanmurmeler*) suggèrent que celle-ci procède d'une fondation monastique et l'étude archéologique de la crypte incite à proposer une datation du dernier tiers du x^e siècle à l'initiative du comte de Rennes Juhel Béranger. Maxent est aussi un ancien établissement monastique. Salomon en a fait donation (vers 862) aux moines de Redon qui s'y sont repliés devant les invasions scandinaves. La conception de l'édifice construit pour abriter les reliques de saint Maxent avant de faire fonction d'hypogée royal se rapproche de celle des églises de pèlerinage contemporaines de Bourgogne (Auxerre et Flavigny). C'est l'occasion pour Ph. Guigon de remarquer que la translation des reliques de sainte Reine à Flavigny en 866 est intervenue en présence de l'abbé de Prüm qui détenait des biens en Bretagne et de Salocon, ancien évêque de Dol déposé en 849. «Les distances n'étaient en rien au ix^e siècle des obstacles infranchissables ni pour les hommes, ni pour les idées» !

Cet exemple vient parmi beaucoup d'autres étayer la conclusion de l'ouvrage : «La Bretagne armoricaine ne paraît pas fondamentalement différente des pays voisins, du continent ou de l'autre côté de la Manche : son passé antique l'éloigne de l'Irlande, mais la rapproche de la Gaule et de la Bretagne insulaire. L'arrivée de populations nouvelles durant le haut Moyen Âge contribua à resserrer les liens entre la péninsule et la grande île, du moins jusqu'au ix^e siècle [...]. En dépit de la création d'un royaume indépendant à l'époque carolingienne, on constate que la Bretagne se rapproche davantage de la Francie sur tous les plans, y compris le paysage bâti». Une meilleure connaissance de celui-ci ne pourra passer que par le renversement de la tendance actuelle à restreindre les fouilles programmées concernant le haut Moyen Âge en Bretagne tant il est vrai, qu'«en ce qui concerne le haut Moyen Âge, histoire et archéologie sont sœurs».

Bernard MERDRIGNAC

Jean-Michel LANG, *Ossuaires de Lorraine. Un aspect oublié du culte des morts*, S.I. éd. Serpenoise, 1998, 125 p., ill. et carte.

Alain Croix a bien montré, naguère, comment l'Église avait imposé en Bretagne le respect des dépouilles funèbres en faisant construire des «reliquaires» ou «ossuaires» destinés à recueillir les ossements des trépassés. Ces édifices sont devenus, sous l'Ancien Régime, dans certaines

paroisses, un des éléments les plus riches et les plus spectaculaires de l'enclos paroissial, au point qu'on en a fait souvent une spécificité bretonne, et plus particulièrement bas-bretonne.

Le petit ouvrage de Jean-Michel Lang vient rappeler que cette tradition des ossuaires, loin d'être localisée à l'extrême Occident, se retrouve dans d'autres régions de France et même d'Europe. Si l'auteur consacre l'essentiel de son étude aux ossuaires lorrains – notamment la Moselle et la partie nord de Meurthe-et-Moselle – il étend aussi ses investigations, à des fins comparatives, à d'autres régions qui ont gardé la même tradition : la Bretagne et la Bavière, tout en signalant aussi la richesse de l'Alsace et de l'Autriche dans ce domaine. Au passage, il pose la question de l'inégale répartition des ossuaires en Europe occidentale : outre les destructions inhérentes aux malheurs des temps, il y a sans doute d'autres raisons qui ne sont pas encore toutes élucidées. On touche là à l'histoire de la psychologie collective, où il reste beaucoup à faire.

Si les ossuaires bretons sont devenus si «célèbres», c'est grâce au caractère spectaculaire et ostentatoire de certains d'entre eux (on pense évidemment à Saint-Thégonnec). Ils ont bénéficié des considérables disponibilités des fabriques bretonnes enrichies, pour beaucoup d'entre elles, grâce aux revenus du commerce de la toile, alors qu'au même moment les communautés lorraines étaient victimes, en particulier, de la guerre de Trente Ans et de ses séquelles : on comprend dès lors le caractère beaucoup plus modeste des reliquaires du Nord-Est. On relève pourtant un certain nombre de similitudes entre les ossuaires des deux régions : on peut rapprocher les reliquaires d'attache bretons des appentis lorrains : les boîtes à crâne de Marville sont exactement semblables à celles de Saint-Pol-de-Léon ; les inscriptions funéraires, à vrai dire universelles, ont le même libellé : à Bouheporn : HEUTE MIR, MORGEN DIR ; à Saint-Thégonnec, à La Roche-Maurice, à Loguivy-Plougras : HODIE MIHI, CRAS TIBI, à Sizun : HIRIO DIME, VARHOAS DIDE ; «la figure de l'Ankou [...] est comparable aux représentations disparues de la mort-squelette de Saaralbe, Schorbach et Hestroff» (p. 99).

Quant aux ossuaires bavarois, ils diffèrent notablement des ossuaires lorrains et surtout bretons par leur décalage chronologique (leur construction va du XVII^e au XIX^e siècle), leur décor baroque, l'omniprésence des images – sculptées ou peintes – évoquant les âmes des défunts.

L'ouvrage comporte une bibliographie bien au fait des publications récentes et un index des noms de lieux. L'auteur conclut sur la nécessité, dans la lignée des grands travaux de Philippe Ariès et de Michelle Vovelle, d'«affirmer encore l'analyse pour aboutir à une chronologie et à une cartographie complète des ossuaires d'Europe occidentale».

Tanguy DANIEL